

---

## Décembre 1942

Je n'ai qu'à fermer les yeux pour tout revoir. Paris est plongé dans la nuit – pas seulement Paris, mais le monde entier, plongé dans la haine et dans la destruction. En tout cas, les passants sont peu nombreux à cette heure, et c'est tant mieux. Moins je croise de monde, moins je risque d'être repérée. J'ai décousu l'étoile sur mon manteau, pris les faux papiers qui me désignent sous le nom de Colette Mosnier, prétendument bretonne et catholique. Si je suis arrêtée, cela aggravera mon cas (et de beaucoup), mais je n'ai pas d'autre choix. Mieux vaut ne pas y penser.

Le cœur déjà battant, je descends la rue Santerre, longeant un mur qui forme le côté d'un grand quadrilatère. Derrière, on devine les toits de hauts bâtiments en brique. Une petite cour pavée s'ouvre plus loin, qui donne sur un porche d'entrée.

L'hôpital Rothschild.

Dans leur loge, un genre de loge de concierge, les deux flics de service me regardent passer. L'hôpital est gardé jour et nuit. À force, on se connaît tous. Un petit salut de la main. S'ils savaient que je suis venue sans mon étoile, et avec des faux papiers !

S'ils savaient que je ne vais pas ressortir par cette issue, l'issue officielle qu'ils surveillent, mais par la porte de la morgue...

S'ils savaient ce que je suis venue faire...

Je leur souris, profitant de la pénombre pour dissimuler ma poitrine sous l'écharpe, puis je m'éloigne, mes pas résonnant bruyamment sous le porche.

Mon cœur s'est accéléré, car je ne me fais aucune illusion : s'ils me surprennent, ils m'arrêteront. Ils me confieront certainement à d'autres policiers bien moins conciliants, peut-être même à la Gestapo, et je serai frappée pour qu'on me force à dire ce que je sais. Et même si j'en sais peu (car je ne suis qu'une petite main du réseau, une petite interne de vingt-deux ans), je parlerai sans doute. Je sais comment ils traitent leurs prisonniers : à l'hôpital, j'ai soigné un résistant passé dans les mains de la Gestapo. Il était couvert de bleus et d'ecchymoses, à moitié mort.

Si je parle, tout le réseau risque de sauter. Tous ces enfants promis à la déportation n'auront plus d'espoir de salut.

Un frisson de peur, que j'oublie bien vite.

Derrière l'entrée, l'hôpital est plongé dans l'obscurité et le silence. Je distingue à peine le bel espace gazonné, très clair, où s'alignent des pavillons à deux étages, en brique rouge. Et comme pour tenter de me rassurer, je me remémore mon arrivée ici, un peu plus d'un an plus tôt.

Mon premier poste d'interne.

C'était l'aboutissement d'un rêve, une victoire. À quatorze ans, je n'avais été ni à l'école ni au lycée. Et lorsque j'avais annoncé à ma mère que je voulais devenir médecin – médecin pédiatre –, elle avait ouvert des yeux stupéfaits.

— Tu veux dire que tu veux travailler à l'hôpital ? Comme infirmière ?

— Non, pas infirmière. Comme médecin. Je veux soigner les enfants dans les colonies.

— Soigner des enfants...

Ma famille, ruinée, s'est réfugiée à Tunis. Désœuvrée, je m'étais inscrite à un stage d'infirmière à la Croix-Rouge. Dès mon premier contact avec l'hôpital, j'avais su que ce métier était pour moi. Tout m'avait plu, les salles bien propres, les médecins et les infirmières en tenue. Je me voyais très bien dans un dispensaire au fond de la brousse à sauver les enfants de maladies graves, comme le docteur Schweitzer. Pas un instant je n'avais réfléchi aux obstacles que je devrais franchir, mais mon entourage s'en était chargé.

— Mais enfin, Colette, c'est ridicule, m'avait dit ma mère, embarrassée. Pour être médecin, tu sais bien qu'il faut le bac ! Est-ce que tu te rends compte que tu n'es jamais allée à l'école ?

— Eh bien, j'irai !

Et j'y suis allée. Je suis entrée au lycée, j'ai eu le bac, puis le concours d'entrée à la faculté de médecine. Et maintenant, je suis interne.

Mais dans quelles circonstances !

Depuis la débâcle de 1940 et l'arrivée au pouvoir de Pétain, le gouvernement déchaîne les discriminations contre nous, les Juifs : plus de cinéma, plus de théâtre, interdiction de prendre le métro avec les non-Juifs : il faut monter dans la voiture de queue. Plus le droit d'être fonctionnaire, chef d'entreprise, avocat ou médecin.

Par miracle, parce que mon père est ancien combattant, j'ai obtenu une dérogation et j'ai pu continuer mes études de médecine (ils ont instauré un numerus clausus pour les étudiants israélites). Deuxième miracle, j'ai décroché un poste d'interne dans le seul établissement du pays où nous avons encore le droit d'exercer : l'hôpital Rothschild.

En arrivant ici, un an plus tôt, j'ai découvert autre chose : ici, on prend en charge les internés de Drancy et des autres camps. On les opère, on les hospitalise, on fait accoucher les femmes enceintes.

Rothschild est un hôpital-prison, une annexe de cette inquiétante *déportation* dont nous connaissons les conditions, nous qui sommes au cœur du système : à cinquante par wagon ou plus, sans eau et sans nourriture. Les enfants, surtout les petits, n'ont pratiquement aucune chance de survivre.

Alors, ceux qu'on accueille ici ne retournent parfois jamais à Drancy.

L'hôpital dissimule un réseau d'évasion.

Ce soir, je sais qu'un de nos petits patients ne dort pas. On l'a réveillé, alors qu'il s'était à peine couché, on lui a intimé le silence, et dans ces circonstances les enfants comprennent et obéissent : ils sont déjà des survivants, habitués à avoir peur, à se taire et à fuir. Je ne sais pas encore à quoi ressemble ce gamin, si c'est une fille ou un garçon. Peut-être l'ai-je déjà aperçu, peut-être pas.

Mais ce n'est pas important.

Je longe un des bâtiments de l'administration, frissonnant de froid malgré l'écharpe et mon petit chapeau de feutre, une traînée de buée accompagnant chacun de mes pas.

Le sol brille de givre, et l'air aussi, des petits halos estompés se forment autour des rares lumières encore allumées.

Claire Heyman m'attend dans son bureau.

— C'est bien, tu es à l'heure, me dit-elle avant de prendre son manteau.

Et nous ressortons. Un court trajet jusqu'à la chambre où attend l'enfant. Nous n'allumons pas de lumière, circulant à pas prudents dans l'obscurité des couloirs. Mal réveillé, le

garçon est pâle, ses yeux sont agrandis par la peur. J'imagine l'infinité de questions qu'il n'ose pas poser.

Nous marchons rapidement vers la partie de l'hôpital où se trouve la morgue. Le petit avance à mes côtés, ses semelles résonnent fort sur le sol, fort dans l'escalier qui conduit au sous-sol. Il me semble que tout l'hôpital entend l'écho de nos pas, nos respirations plus courtes.

Et mon cœur s'accélère à mesure que nous descendons dans les profondeurs du bâtiment.

Claire Heyman pousse la porte de la morgue, emprunte un couloir, dépassant la salle où l'on entrepose les corps. Arrivée au bout, nous deux sur ses pas, elle pousse doucement la poignée d'une autre porte.

Celle-ci n'est pas fermée à clé comme elle devrait l'être en principe. Je pousse un soupir de soulagement intérieur ; les complicités ont joué. Dehors, c'est l'obscurité de la rue, l'air glacé, presque un brouillard.

Tout à l'heure dans son bureau, Claire Heyman m'a donné une adresse quelque part dans Paris. Pour m'y rendre, j'ai une bonne heure de marche à pied. Prendre le métro est absolument exclus : il y a trop de contrôles.

— Tu as deux heures avant le couvre-feu, me dit Claire. Ça ira ?

Je hoche la tête. Dans l'ombre du couloir, ses traits réguliers m'apparaissent à peine. Je le sais, elle risque beaucoup plus que moi si on nous arrête, elle qui dirige le réseau d'évasion. Pourtant, le son de sa voix ne trahit pas le moindre trouble. Qui pourrait la soupçonner, elle, l'assistante sociale de Rothschild, souriante, calme et sans histoires ?

Dans un frisson de sympathie, nous échangeons un dernier regard, puis je retrouve la fraîcheur glaciale de la rue. Je serre entre mes doigts la petite main du garçon. Est-il orphelin ?

## Les Enfants du Dernier Salut

Ses parents sont-ils internés à Drancy ou déjà déportés ? Je n'en sais rien et je ne veux surtout pas le savoir.

L'important, c'est de le sortir d'ici, de cette antichambre de la déportation. Alors, nous marchons d'un bon pas dans l'obscurité presque totale, et je tremble à chaque coin de rue de rencontrer une patrouille de policiers ou de soldats allemands.

Les trottoirs s'allongent devant nous, scintillants de givre. Nous nous enfonçons dans la nuit, dans cette immense ville occupée et triste sans échanger un mot. Au bout, ce sera la liberté pour cet enfant. La vie sauve.

Peut-être.

---

## Avant

Je suis née en 1920 à Paris d'une famille d'immigrés juifs roumains du côté de mon père, juifs pieds-noirs du côté de ma mère. Mon grand-père paternel, digne vieillard, qui, à mes yeux de petite fille, semblait d'un âge canonique (il est mort lorsque j'avais onze ans), ne nous a jamais vraiment raconté son arrivée en France.

Il avait les yeux très bleus, une grande barbe et des cheveux blancs, et nous allions le voir tous les dimanches à Paris.

Avec lui, c'est toujours le même rituel. Nous, les enfants, nous arrivons en claironnant :

— Bonjour, grand-père !

— Bonjour, les enfants ! nous répond-il.

Et il sort de sa poche une petite boîte de bonbons rouges et plats, appelés coquelicots. Et nous dégustons religieusement nos coquelicots pendant que les adultes discutent de choses d'adultes.

Ma grand-mère est une femme frêle qui me semble extrêmement âgée (elle ne l'était pourtant pas plus que son mari). Très effacée, elle participe d'autant moins aux conversations qu'elle est intégralement sourde. Ses enfants (ils sont sept) se relayent à son oreille pour lui expliquer ce qui se passe.

Ce qui transforme par moments les conversations familiales en un genre de cacophonie. Quand je suis devenue médecin, j'ai su qu'elle souffrait d'une otospongiose, une maladie qui déclenche la surdité chez les femmes et s'aggrave à chaque grossesse.

Le grand-père parle parfaitement le français, avec un petit accent qui lui fait rouler les « r ». La France était pour lui une terre promise, il avait tout fait pour s'intégrer. Quittant son village natal de Roumanie, près de la frontière moldave, il avait rejoint à Vincennes son beau-frère, un chiffonnier dénommé Horn. Il avait voulu s'établir aux États-Unis, mais n'avait jamais pu réunir assez d'argent pour s'y rendre avec les siens.

À Paris, Abraham Brull (par la suite, il s'est fait appeler Albert) a travaillé comme ouvrier ébéniste et sculpteur sur bois dans le faubourg Saint-Antoine, son métier de base. Il y est resté trente-cinq ans et a fini contremaître.

Il n'évoquait jamais son passé et mettait un point d'honneur à ne pas parler le yiddish devant ses enfants, à qui il avait donné des prénoms strictement français (du moins, à ceux nés ici) : Isidore, Maurice, Renée et Blanche. À la fin des années 1880, mon grand-père s'était fait naturaliser avec sa femme et les deux premiers enfants nés en Roumanie.

Mon père, Samuel Brull, était un enfant de la République. Issu d'une famille d'immigrés pauvres, il se rendait à pied à l'école communale du douzième arrondissement de Paris, quartier alors très ouvrier, quel que soit le temps. Son cadeau d'étrennes était le plus souvent une orange dont il suçait le jus par un sucre d'orge creux. Mis à part la grand-mère, la famille n'avait pratiquement pas de religion, le grand-père Abraham (ou Albert, donc) étant, lui, profondément athée.



Après l'école communale, Samuel, brillant élève, avait pu aller jusqu'au baccalauréat grâce à une bourse. Il mangeait mieux à la cantine que chez lui, en particulier du poisson que les Brull ne cuisinaient jamais. Un jour, il m'avait raconté son dégoût devant un plat étrange, une raie au beurre noir. Après le bac, une deuxième bourse lui avait permis de préparer des études d'ingénieur et d'intégrer l'École centrale.

À cette époque aujourd'hui si lointaine, la France rêvait de revanche. Il fallait laver l'humiliation de 1870, la débâcle de Sedan et l'annexion de l'Alsace-Lorraine. Nos militaires avaient les yeux fixés sur la ligne bleue de Vosges, on préparait la guerre. Pour rien au monde mon père ne se serait dérobé à son devoir civique ; il avait donc passé trois ans sous les drapeaux comme officier d'artillerie. Ces trois années ont forgé son destin : malgré son origine plus que modeste, cultivé, passionné par la musique, la peinture, la sculpture ou la littérature, il s'était lié avec les milieux des officiers.

Après l'armée, mon père avait obtenu un poste important dans l'industrie métallurgique. Il était le premier des Brull à bien gagner sa vie et considérait comme un devoir d'aider ses frères et sœurs, nés en France et par conséquent bien plus jeunes que lui.

Il avait ainsi supervisé les études d'Isidore (plus tard, il se fit appeler Jacques), qui voulait devenir dentiste. En 1940, un jour que je séchais sur l'ostéologie du sphénoïde, un os du crâne, mon père m'avait montré que je me trompais : il se souvenait encore des leçons qu'il dispensait vingt ans plus tôt à son cadet. Son autre frère, Maurice, était devenu ingénieur pour l'industrie automobile grâce à son aide. Renée fit des études d'anglais et de lettres à la Sorbonne, mais fut atteinte d'une scoliose grave. Papa lui payait des consultations et des séjours à Berck ; en vain, car elle devint progressivement

bossue. Elle travailla comme secrétaire de direction pour l'un de ses amis, industriel. Enfin, Blanche, qui avait près de dix-sept ans de moins que lui, n'avait aucun succès scolaire. On la maria à un jeune homme, à qui mon père offrit un commerce.

Pour Sophie, son aînée née en Roumanie, il n'y avait plus grand-chose à faire pour les études. Elle était déjà mariée avec un certain monsieur Cohn, fonctionnaire de son état (lequel s'apprêtait à jouer un rôle considérable dans la vie de papa, mais j'y viendrai plus tard).

Il était comme un second père pour l'ensemble des enfants Brull, un bon Samaritain qui payait les factures et les études, et arrangeait les choses en cas de problèmes. Ses frères et sœurs l'appelaient le « vieux garçon », vieux garçon avec une bonne situation, épris d'art et de littérature, dont personne n'imaginait qu'il pourrait se marier un jour, qu'il aurait une vie à lui.

En 1914, mon père avait été mobilisé dans l'artillerie. Il avait trente-quatre ans.

Il avait combattu trois ans et été blessé deux fois, mais n'en parlait jamais. Je suis presque convaincue que ma mère n'en savait pas plus que nous. En lisant des papiers après sa mort, j'ai lu la citation qu'il avait obtenue : sur le front, les Allemands les arrosaient depuis un nid de mitrailleuses, qu'il fallait localiser. Mon père avait traversé les lignes et fait prisonnier un soldat ennemi qui les avait renseignés. Le lendemain, ils avaient pu détruire ces mitrailleuses.

Pour le reste, il était muet.

Deux fois seulement, il s'est laissé aller à quelques confidences, et c'est un bien grand mot. La première fois, c'était en 1939, au moment de la déclaration de guerre.

— Quand je pense à tout ce qu'on a fait pour éviter ça, a-t-il murmuré tout bas.

Il était triste mais déterminé. *Tout ce qu'il avait fait*, c'était un monde effrayant, la mort donnée et reçue, la peur et la souffrance. Tout était passé en un éclair au fond de son regard, et j'ai senti un frisson me parcourir.

La deuxième fois, c'est en 1943. Nous habitons alors à Neuilly, et les Alliés bombardent le secteur. L'appartement est minuscule, nous travaillons côte à côte, des papiers étalés sur la table devant nous dans une lumière pauvre. Les avions passent, très lointains, puis des bombes éclatent en chapelet, faisant tout vibrer, jusqu'à nos tripes. Tout tremble, même l'air, et à chaque déflagration je sursaute.

Il m'observe calmement.

— Tu sais, cocotte, il ne faut pas t'énerver comme ça. Quand tu entends arriver les obus, ça veut dire que ce n'est pas grave.

Je le regarde avec des yeux ronds.

— Pas grave ?

— Ce qui est grave, c'est quand on *ne les entend pas* arriver. Là, c'est la fin. Tu comprends ? Dans les tranchées, c'était comme ça.

La fin... Je comprends très bien, figée mais rassurée, du coup, d'entendre le sifflement glaçant des bombes. Il s'est remis à travailler.

Ce qui est certain, c'est que sa deuxième blessure avait eu des conséquences tout à fait inattendues sur son existence, et par conséquent sur la mienne.

Toute la France soutenait le front et nos poilus. Même avant les mutineries de 1917, on avait compris que le moral du soldat était essentiel, et c'est ainsi qu'étaient nées les *marraines de guerre*. Le plus souvent, il s'agissait de jeunes filles de bonne famille que l'on mettait en lien avec des combattants, leurs *filleuls de guerre*. Elles leur écrivaient et

leur envoyaient des colis avec des cadeaux ou des photos. Parfois même, les marraines rencontraient leurs filleuls à l'occasion de permissions.

La nature humaine étant ce qu'elle est, il arrivait que cette correspondance entre jeunes filles et combattants esseulés prenne une tournure plus sentimentale. Le risque de mariages mal assortis était alors réel.

C'est ici que j'en viens à parler de ma mère.

Autant le grand-père Brull était un modeste ouvrier immigré du quartier Saint-Antoine, autant mon grand-père maternel, Moïse Smadja, était un homme richissime qui appartenait à la grande bourgeoisie juive séfarade de Tunis (alors que les Brull étaient ashkénazes).

Né pauvre à Oran, en Algérie, mon grand-père maternel avait fait fortune avec ses trois frères dans le commerce de blé en Tunisie. À dix-huit ans en 1917, sa fille Aïda – mais tout le monde l'appelait Idette – était élevée comme une princesse, elle faisait de la musique, du chant, avait une gouvernante allemande et fréquentait la bonne société de Tunis. Lorsqu'il avait été question qu'elle devienne marraine de guerre, le grand-père Moïse, inquiet, s'en était ouvert à un fonctionnaire de ses relations, un certain monsieur Cohn.

— Vous savez ce que c'est, lui avait-il dit. On ne sait pas sur qui elle pourrait tomber. Je ne veux pas que n'importe qui séduise Idette pour sa fortune. Et puis... nous sommes pratiquants. Je ne veux pas de non-Juif. Vous travaillez pour le ministère, vous n'auriez pas quelqu'un à me conseiller ? Quelqu'un de sérieux et de fiable, vous me comprenez, n'est-ce pas ?...

Cohn n'avait pas mis longtemps à répondre (et pour cause).

— J'ai peut-être l'homme qu'il vous faut. C'est mon beau-frère. Il est ingénieur, d'un très bon niveau. Il est capitaine d'artillerie et il est juif.

—Pratiquant ?

—Il respecte les traditions... Et c'est un homme très sérieux, il est vieux garçon. Votre fille n'a pas vingt ans, lui en a presque quarante. Il ne va pas chercher à se marier, c'est sans danger, croyez-moi.

Le vieux garçon, c'était mon père ; Cohn n'étant autre que le mari de sa sœur aînée Sophie.

Ravi d'avoir trouvé le candidat parfait – un vieux garçon ! – Moïse Smadja avait autorisé une correspondance entre mes deux futurs parents, certainement très sage, car l'un et l'autre étaient non seulement très prudes, mais aussi très éloignés géographiquement. Les Allemands se sont chargés d'accélérer les choses. En 1916, mon père, blessé pour la deuxième fois, est évacué du front. Et reçoit l'autorisation de visiter sa marraine de guerre, en Tunisie.

Si je ne doute pas de la réalité du coup de foudre entre eux deux, je n'ai jamais cru ma mère lorsqu'elle prétendait que les Smadja en étaient enchantés. Je pense au contraire qu'ils avaient rêvé pour leur princesse d'un autre mari que cet ingénieur presque quadragénaire, sérieux et cultivé, certes, doté d'une bonne situation, mais sans fortune. À tel point que Moïse prit des dispositions particulières pour que sa fille soit mariée sous le régime *dotal* : c'est-à-dire que mon père n'avait aucun droit sur l'argent de sa femme. Un notaire gérait ce patrimoine, bien mal d'ailleurs puisqu'au moment où la famille en aurait eu besoin, dans les années 1930, tout s'était mystérieusement évaporé.

À la différence d'âge entre les deux futurs époux, seize ans tout de même, s'ajoutait celle de la culture. Mon père et ma mère avaient beau être de confession juive, lui était quasiment athée, et elle, pratiquante. Elle était séfarade, de tradition orientale, lui, ashkénaze, tradition occidentale teintée de honte et de repli sur soi.

## Les Enfants du Dernier Salut

Même du côté de mon père, il y avait eu des réticences, de la part de ses frères et surtout de sa sœur Renée ; je n'en ai jamais su la raison.

Quoi qu'il en soit, Samuel et Idette avaient surmonté tous les obstacles et s'étaient mariés en 1917. Mon père, blessé deux fois, n'était pas retourné au front. Il dirigeait pour l'armée une grosse usine métallurgique à Trignac, à côté de Saint-Nazaire <sup>1</sup>. C'est là qu'est née ma sœur aînée, Georgette, que nous avons toujours appelée Yoyo.

Puis la guerre s'est enfin terminée dans une allégresse amère, laissant derrière elle des champs de ruines, deux pays brisés et des armées de mutilés et d'orphelins.

Samuel et Idette sont rentrés à Paris ; c'est là que je suis venue au monde en avril 1920.

---

1. Peut-être les Forges de Trignac, qui ont fonctionné de 1890 à 1945.